

SOPHIE DABAT

LE
BONHEUR
AURAIT-IL
DES
NAGEOIRES ?



Pygmalion 

Le Bonheur aurait-il
des nageoires ?

Sophie Dabat

Le Bonheur aurait-il
des nageoires ?

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur
Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-7564-2161-2

Prologue

17 août – 12 h 25

Blanche se laissa glisser dans la fraîcheur liquide, persuadée que tout allait bien se passer.

Mais au lieu de flotter, le poids de sa queue la fit aussitôt couler. Sans avoir eu le temps de prendre sa respiration, elle se retrouva la tête sous l'eau, battant désespérément des bras tandis que son costume aux écailles irisées vertes et bleues s'enfonçait dans les profondeurs avec un scintillement de reflets nacrés.

Dans sa panique, elle but la tasse, tenta de recracher, puis secoua les mains dans tous les sens, essayant de pédaler, mais ses jambes ne répondaient plus et, à la place, sa queue de sirène s'agita follement, le bout de sa nageoire raclant le carrelage de la piscine.

Alors qu'elle croyait sa dernière heure arrivée, ses genoux touchèrent le fond, et elle donna une impulsion qui la propulsa à la surface dans une gerbe de gouttes chlorées, aspirant immédiatement une grande bouffée d'air. Sans réfléchir, elle reproduisit la manœuvre et se sentit onduler, sa large nageoire caudale lui faisant fendre

les flots à toute vitesse. Cette fois, elle ne paniqua pas en se retrouvant la tête sous l'eau et accentua au contraire le mouvement, creusant le dos pour donner plus d'ampleur à son geste. À chaque coup de reins, l'oscillation se répercutait dans ses épaules, puis dans ses hanches et ses jambes, tout son corps bougeant à la façon d'un dauphin. D'abord raides et maladroits, ses gestes se firent souples et elle s'émerveilla de la facilité avec laquelle elle traversait le bassin.

Une fois parvenue de l'autre côté, elle éclata de rire et s'agrippa au rebord, battant mollement de la queue pour savourer la sensation déjà familière.

Elle avait réussi. Elle était devenue une sirène.

Chapitre 1

Six mois plus tôt

— Blanche! hurla Jules dans le couloir. Cookie a encore pissé dans mes chaussures!

Blottie au fond de son lit, son chien roulé en boule à ses pieds, Blanche poussa un soupir et envisagea de faire semblant de dormir. Mais elle savait que ce serait vain. L'incident s'était produit assez souvent pour que Jules soit en droit de râler et elle n'était pas du genre à esquiver ses responsabilités – même si ce n'était pas elle, finalement, qui s'était soulagée dans les mocassins italiens de Monsieur. Réprimant une grimace, elle repoussa sa couette, lança un regard noir au petit chien qui dormait comme un bienheureux dans les plis du tissu, l'air aussi serein que s'il n'avait pas un souci au monde, et mit les pieds dans ses pantoufles avant d'enfiler sa robe de chambre en polaire. En ce mois de novembre, l'air était glacial et, malgré le chauffage, le lever matinal était toujours une torture pour elle.

Traînant les pieds, elle passa le seuil de la chambre, où elle pila aussitôt devant une flaque claire qui se répandait

sur le carrelage de l'entrée, partant du placard à chaussures pour s'étirer, suivant l'inclinaison du sol, à travers l'espace. Déséquilibrée, elle manqua tomber et dut s'appuyer au chambranle pour ne pas piétiner la mare. Elle finit par faire quasiment le grand écart pour poser le pied gauche de l'autre côté du couloir.

— C'est pas possible, c'est lui qui a fait tout ça ? s'étonna-t-elle.

Près de la porte, ses mocassins cirés à la main gouttant encore par terre, Jules lui jeta un coup d'œil écoeuré.

— Qui d'autre ? C'est pas moi, figure-toi ! C'est la troisième fois cette semaine-ci qu'il pisse dans ce placard, et toujours sur *mes* affaires ! Je lui ai fait quelque chose ou quoi ?

Blanche fit la moue. Cookie – qu'elle avait depuis son adolescence – n'avait jamais été vraiment copain avec son petit ami, sans pour autant le détester. Ils se supportaient, c'était tout. Jules le promenait à l'occasion, quand Blanche avait un conseil de classe ou une réunion parents-professeur, il lui donnait à manger les matins où elle faisait la grasse matinée et qu'il devait se lever tôt, et leurs relations s'arrêtaient là. Mais depuis le début du mois, Cookie semblait en vouloir à Jules et manifestait son mécontentement par de copieuses mictions : d'abord son sac de sport, puis ses baskets, et aujourd'hui ses chaussures de ville.

Gênée, elle détourna le regard du désastre.

— Moi, ce qui me surprend le plus, c'est surtout la quantité de pipi qu'un aussi petit chien peut produire, constata-t-elle, essayant de détendre l'atmosphère. Tu imagines si c'était un dogue argentin ?

Mais Jules ne se laissa pas amadouer.

— Quelle que soit la quantité, mes chaussures sont fichues, et je ne peux pas aller au bureau en chaussettes. Je suis censé faire quoi, moi, maintenant? Attendre qu'il finisse de bousiller mes affaires? Sérieux, Blanche, ça ne peut pas continuer! Soit tu l'emmènes chez le véto pour qu'il gère le truc, soit tu le confies à tes parents. Mais je refuse de subir ça!

Blanche pinça les lèvres. Certes, le problème était gênant, elle n'allait pas le nier, mais que pouvait-elle y faire? Peut-être Cookie se sentait-il menacé par la présence d'un autre mâle dominant dans la vie de sa maîtresse adorée? Peut-être avait-il besoin de se rassurer en marquant sa suprématie? À moins qu'il ne soit tout simplement attiré par l'odeur des affaires de Jules? Non. Elle était persuadée que Cookie ne faisait pas ça spécifiquement pour nuire à Jules, sinon, il aurait commencé six mois plus tôt, lorsqu'ils avaient emménagé ensemble. Ce devait être un problème de vieillesse. Après tout, le minuscule Jack Russell avait quinze ans, ce qui était énorme pour un chien. Il avait juste un problème d'incontinence, comme beaucoup de personnes âgées... En tout cas, il était hors de question de l'emmener chez le vétérinaire si c'était pour que celui-ci le bourre de médicaments qui le transformeraient en chien-zombie. Quant à le confier à ses parents, même si c'était un moindre mal, ce n'était pas non plus une option satisfaisante: ses parents possédaient un jeune berger allemand mal dressé qui malmènerait Cookie. De toute façon, elle n'avait aucune envie de se séparer de son chien. Cookie et elle, c'était pour la vie, comme elle l'avait dit à Jules lorsqu'ils s'étaient rencontrés. C'était elle et lui, tout ou

rien. Elle ne lâcherait pas son compagnon d'enfance pour un « accident-pipi ».

Cette réflexion faite, elle hocha la tête et regarda Jules bien en face.

— Tu peux aller au bureau avec les chaussures que tu voulais mettre au Relais. On est vendredi, tu n'es pas en contact avec la clientèle, et plein de gens travaillent en tenue décontractée. Demain, on va faire du shopping pour que je t'offre une nouvelle paire de pompes, d'accord ? Et à notre retour, je réorganiserai le placard pour que ce soit mes affaires qui soient par terre, et les tiennes en hauteur, hors de portée du chien. Comme ça, s'il pisse sur quelque chose, ce sera sur mes affaires et pas sur les tiennes. On verra bien s'il continue ou non. Qu'est-ce que tu en penses ?

Jules grommela quelques mots choisis à l'intention du « petit toutou pourrigâté à sa mémère », mais finit par admettre que la solution lui paraissait acceptable. Il enfila son blouson, mit sa paire de mocassins usés, et, après avoir déposé un baiser encore boudeur sur les lèvres de Blanche, partit travailler, la laissant seule dans l'appartement, pendant que la mare de pipi canin continuait à s'écouler.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, Blanche poussa un profond soupir. Ces derniers temps, les altercations avec Jules se faisaient de plus en plus fréquentes. Parfois dues aux bêtises de Cookie, mais parfois déclenchées par de simples brouilles qui mettaient le feu aux poudres et s'envenimaient ensuite, alimentées par la fatigue du travail, l'éloignement de leurs familles respectives, les aléas du quotidien et les petits conflits normaux chez un jeune couple venant tout juste d'emménager

ensemble. Une fois de plus, elle se demanda si leur installation avait vraiment été une bonne idée. Ils s'étaient fréquentés longtemps avant de décider de se chercher un nid commun, et jusqu'à ce moment-là, leur couple avait plutôt bien fonctionné. Mais depuis, comme s'ils avaient perdu un équilibre précieux, les querelles se multipliaient. Dépitée par la tournure qu'avait pris ce début de matinée, Blanche jeta un coup d'œil à l'horloge de la cuisine.

7 h 45.

— Nom d'un caniche hirsute ! s'exclama-t-elle, reprenant par habitude les « jurons améliorés » qu'elle avait inventés pour ne pas inciter ses élèves à dire des gros mots.

Elle était en retard pour le dernier jour d'école avant les vacances de Noël.

Même si Jules se levait plus tôt qu'elle, l'épisode « pipi » avait rogné sur son planning et elle n'aurait pas le temps de promener Cookie ce matin si elle voulait pouvoir prendre une douche. Autrement dit, ce soir, elle aurait une autre tournée de déjections canines à nettoyer avant le retour de Jules.

Avec un nouveau soupir, elle alla chercher le rouleau de Sopalin et disposa une série de carrés sur la mare du couloir pour absorber le plus gros de l'inondation. Puis, une fois le terrain balisé et les dégâts visibles, elle sautilla entre les carrés blancs – enfin, jaunes – jusqu'à la cuisine pour récupérer une serpillière et de l'eau de Javel. Elle nettoya rapidement, puis se déshabilla pour prendre une douche express. Lorsqu'elle pénétra dans la salle de bains, elle manqua trébucher sur son sac de piscine qui était tombé de sa patère derrière la porte. Encore

quelque chose qu'elle devait faire avant de partir : préparer ses affaires pour sa séance de natation bi-hebdomadaire. C'était son rituel depuis qu'elle n'était plus étudiante et n'avait plus autant de temps pour faire du sport. Elle passait ses lundis et vendredis soir à la piscine, pendant plus d'une heure trente, pour enchaîner les longueurs et se vider le cerveau de toute la pression et le stress accumulés pendant ses journées de travail.

La natation, c'était – avec le jogging – son défouloir. Le moment où elle oubliait ses soucis et tracas du quotidien, oubliait ses préoccupations de femme moderne, allant de ses réunions professionnelles à sa vie de couple, sans compter les lessives et les repas, pour s'abandonner à la jouissance de laisser son corps s'exprimer, se dépasser et se surpasser. Blanche nageait depuis qu'elle était toute petite. À l'époque, alors qu'elle passait tous ses étés en Provence chez ses grands-parents, elle était allée à la plage tous les jours et avait appris à nager avant même de savoir faire du vélo. Mamie Irène l'avait accompagnée à la mer chaque après-midi pour lui montrer comment flotter, faire la grenouille, battre des pieds jusqu'à ce que, enfin, elle sache nager une brasse passable et découvre, grâce au masque et au tuba qui lui avaient été offerts pour fêter cette première réussite, les merveilles des fonds marins.

Aujourd'hui encore, dans son appartement, elle conservait dans sa « boîte à trésors » – remplie de tout un bric-à-brac de souvenirs d'enfance – une coquille d'oursin qu'elle avait ramassée cet été-là et précieusement rapportée.

Ce soir, après la piscine, elle appellerait mamie Irène, cela lui ferait du bien, songea-t-elle. Et peut-être qu'elle programmerait une visite.

* * *

— Chérie ? Comment s'est passée ta jour...

Jules s'interrompit sur le seuil de la chambre.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ? Tout va bien ? Tu... tu t'es fait mal ? Tu es malade ? Il est arrivé quelque chose ?

Il fit un pas en avant, hésitant à la rejoindre.

Recroquevillée par terre, Blanche secoua la tête sans répondre, incapable d'articuler ne serait-ce qu'un mot cohérent. Devant son silence, Jules se rapprocha, l'air paniqué, et comprit aussitôt. Blotti dans ses bras, Cookie ne bougeait plus.

Blanche sentait une raideur froide s'emparer de lui et imprégner tout son corps, tout son cœur. Elle l'avait trouvé pelotonné dans son lit, sur son oreiller, à son retour de l'école. Elle s'était inquiétée dès qu'elle était rentrée dans l'appartement en constatant qu'il n'était pas venu à sa rencontre pour lui faire la fête. Lorsqu'elle s'était assise à côté de lui pour le caresser, il avait levé la tête pour lui lécher la main... et il avait fermé les yeux. Cookie était mort, aussi facilement que ça. Il avait attendu le retour de sa maîtresse pour lâcher prise et son vieux cœur avait cessé de battre. Bien sûr, Blanche savait que ce moment arriverait tôt ou tard, et que quinze ans était déjà un âge plus que respectable pour un chien. Mais... elle avait reçu Cookie pour ses dix ans, en cadeau d'anniversaire, et le petit Jack Russell ne l'avait jamais

quittée depuis. Cookie était son compagnon d'enfance, le confident de l'adolescente timide et introvertie qu'elle avait été, son premier ami et elle disait souvent en plaisantant que, quel que soit le nombre d'années que Jules et elle fêteraient ensemble, Cookie aurait toujours une longueur d'avance sur lui.

Sauf que Cookie était mort.

Au bout d'un moment, voyant qu'elle ne parvenait pas à bouger, Jules vint s'asseoir à côté d'elle par terre et lui entoura les épaules d'un bras pour la serrer contre lui.

Blanche sentit vaguement sa tentative pour la reconforter, tout comme elle sentit vaguement quand il l'embrassa sur le front, avant d'essayer de desserrer ses mains de leur étreinte autour du petit chien.

— Lâche-le, Blanche, s'il te plaît. C'est fini, tu ne peux plus rien pour lui. Laisse-le partir, souffla-t-il à son oreille.

Mais elle secoua la tête, la gorge trop nouée pour lui répondre.

— Sois raisonnable, ma chérie. Je comprends que tu aies de la peine, mais c'est dans l'ordre des choses, les animaux vivent moins longtemps que nous, et tu savais bien que Cookie n'était plus tout jeune, ça serait arrivé tôt ou tard... (Il hésita un instant, ne sachant plus quoi dire pour la ramener à la raison.) Et puis, il a eu une belle vie, avec toi, et il n'a pas souffert.

Blanche secoua de nouveau la tête, refusant de se laisser apaiser par ce torrent de platitudes. Cookie était mort. Elle avait l'impression d'avoir perdu plus qu'un chien, un compagnon, un frère, un premier amour.

Il fallut plusieurs heures pour qu'elle accepte de lâcher Cookie, et encore plus de temps pour accepter de l'emmener, dans le petit carton qu'avait trouvé Jules, après l'avoir emmitouflé dans une serviette, chez le vétérinaire pour qu'il y soit incinéré. Finalement, ce furent Samia et Hélène – les deux meilleures amies de Blanche – que Jules avait appelées en renfort, qui parvinrent à la convaincre qu'elle devait cesser de s'obstiner. Mieux que son conjoint, les deux jeunes femmes surent trouver les mots pour aider Blanche à laisser partir Cookie. Tout comme elle, elles avaient adoré le petit chien qu'elles connaissaient depuis leurs années lycée. Elles aussi avaient l'impression de perdre une part d'enfance avec lui, et leur chagrin sincère sut se frayer un chemin dans le cœur de Blanche, la baignant dans le sentiment qu'elle n'était pas la seule à souffrir, à pleurer.

Mais cela, Jules ne le comprit pas.

* * *

Trois mois plus tard

L'assiette se fracassa au sol dans un bruit de porcelaine brisée. Dans sa rage, Blanche avait jeté le premier objet qui lui était tombé sous la main, et comme elle était en train de faire la vaisselle quand Jules était rentré et l'avait surprise en train de pleurer, l'assiette savonneuse avait fait les frais de sa colère.

— Tu te comportes comme une gamine, Blanche, c'est n'importe quoi ! la tança son compagnon. Je comprends que tu aies eu de la peine, c'est normal, mais

c'était un chien, enfin, juste un chien, et c'était il y a des mois ! On dirait que tu as perdu un enfant !

— Et toi, on dirait que tu n'en as rien à cirer ! s'exclama Blanche, ses sanglots étouffés par la rage qui l'habitait. Je sais parfaitement que c'était « juste un chien », comme tu dis, mais c'était le mien. Tu ne peux pas effacer quinze ans d'amour et de loyauté d'un revers de main !

— Mais je ne te parle pas d'effacer tes souvenirs, enfin ! protesta Jules en se débarrassant de sa veste en cuir et de sa besace d'un geste énervé. Juste de faire ton deuil ! C'est bon, il est mort, c'est fini, la vie suit son cours, et moi, j'en ai marre de rentrer le soir pour retrouver une loque qui passe son temps à pleurer, refuse de sortir et nous prive de toute vie sociale ! Tu te rends compte qu'on n'a plus fait l'amour depuis la mort de Cookie ? Qu'on n'est pas allés au restaurant une seule fois, ou partis en week-end ? Tu as décliné toutes les invitations qu'on a reçues, tu as annulé notre sortie en cabane dans les arbres et la seule fois où on est allés chez mes parents, tu as éclaté en sanglots en voyant leur chien. Tu trouves ça normal ?

Blanche pinça les lèvres, les doigts crispés sur un mug – le préféré de Jules – et retint une réplique mordante. La part raisonnable de son cerveau lui soufflait que Jules n'avait pas tort sur toute la ligne. En fait, il avait même raison. C'était vrai, depuis la mort de Cookie, elle n'avait plus envie de rien. Ni de Jules, ni de sortir, ni de voir des gens. Et la vue d'autres foyers heureux avec un chien la renvoyait juste à l'image du sien, vide et solitaire. La seule chose qui parvenait encore à l'apaiser, au quotidien, c'était d'aller à la piscine. Depuis la mort de Cookie, elle avait augmenté ses séances à quatre, voire

cinq fois par semaine. En fait, songea-t-elle, elle y serait bien allée ce soir...

Elle baissa les yeux sur la tasse de porcelaine fragile à l'effigie d'Homer Simpson et s'appliqua à la reposer avec une lenteur exagérée sur l'égouttoir de l'évier. Le tout en tournant le dos à Jules. Enfin certaine que le mug ne risquait pas de finir comme l'assiette si elle ne se maîtrisait pas, elle se retourna vers son petit ami en s'efforçant d'afficher une expression sereine. En elle, la douleur se mêlait à la colère, mais même si elle en voulait à Jules de ses mots, elle savait que ceux-ci contenaient une part de vérité et qu'il était en droit de lui reprocher de s'être renfermée sur elle-même. Mais la part la moins rationnelle de son cerveau lui hurlait qu'il ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre, et qu'il était indifférent à sa douleur, qu'il s'en fichait. Ce qui n'était pas vrai, Jules était juste... étranger. Et inquiet. Ce fut la certitude de cette inquiétude qui la poussa à prendre une grande inspiration.

— Tu as raison, énonça-t-elle d'une voix hachée. Sur tous les plans : j'ai négligé notre couple, nos amis, notre vie. Et j'en suis désolée, vraiment. Mais je ne sais pas comment faire autrement. (Elle secoua la tête d'impuissance.) Je ne sais pas si je fais une dépression ou si c'est une phase normale du deuil, mais en ce moment, je suis incapable de reprendre notre vie d'avant. (Elle leva les bras dans un geste à la fois d'apaisement et de défaite.) Si ça continue, j'irai voir un médecin. Je sais que tu n'as jamais eu d'animal de compagnie quand tu étais enfant, que tes parents ont toujours refusé que vous en ayez jusqu'à ce qu'ils soient à la retraite et tes frères et toi partis, et je pense que tu ne peux pas imaginer le lien qui se tisse

entre un animal et son maître, surtout quand il s'agit d'une gamine introvertie et solitaire comme je l'étais... Je sais que tu supportais à peine Cookie, que tu le promenais quand je rentrais trop tard et que tu tolérais sa présence dans le lit, mais que tu ne l'aimais pas particulièrement. Et je te promets, j'essaie de ne pas t'en vouloir. (Elle vit Jules ouvrir la bouche pour protester, mais elle le coupa d'une main tendue.) Mais c'est difficile, et la seule chose qui m'apaise, c'est d'aller à la piscine et de nager. De noyer mon chagrin en faisant des longueurs. Alors plutôt que de continuer à nous prendre la tête, si tu veux bien, c'est ce que je vais aller faire, ça me fera du bien.

Sur ces mots et sans laisser à Jules le temps de répondre, elle le contourna, récupéra son sac de piscine et sortit en refermant doucement la porte derrière elle.

La piscine n'était qu'à dix minutes de marche – rapide – de chez elle et elle y fut en un temps record. Il ne lui fallut pas beaucoup plus longtemps pour se préparer et, un quart d'heure après avoir quitté Jules, elle s'enfonçait avec soulagement dans l'eau à 30° du grand bassin de vingt-cinq mètres de long. Comme d'habitude, elle fit quelques brasses pour s'échauffer, saluant au passage d'un signe de la main les moniteurs, puis elle changea de couloir et se mit au crawl. La sensation de l'eau glissant contre sa peau était merveilleuse. Telle une caresse, une couette chaude et réconfortante qui l'enveloppait et la protégeait. Le rythme régulier de ses mouvements la forçait à contrôler sa respiration, à la maîtriser, et au bout de quatre allers-retours, la querelle avec Jules n'était plus qu'un lointain souvenir. Même la mort de Cookie en devenait supportable, une douleur sourde qui ne lui

donnait plus l'impression d'être écorchée vive. Alors qu'elle enchaînait les longueurs sans faire de pause, un sentiment de sérénité et de plénitude s'empara d'elle. Elle n'était plus Blanche, alourdie par son deuil et le poids du quotidien, elle était une lame fendant l'eau, elle était partie intégrante de l'onde, ne faisant qu'un avec cet élément. Elle était complète, entière et forte, elle n'éprouvait aucune fatigue ni sensation de gêne, et même le parfum du chlore, devenu familier, la rassurait. Un coup de sifflet la tira de sa transe aquatique. Arrachée à son état de félicité, elle finit sa longueur, s'agrippa à la margelle de la piscine et regarda l'heure. 20 h 45. Cela faisait donc plus de deux heures qu'elle nageait. Le constat la grisa et la terrifia à la fois. Dans l'eau, elle perdait à la fois ses soucis et le fil du temps. Jules serait furieux. Une fois de plus, il aurait dîné seul et lui en voudrait. Mais tant pis. Samia et Hélène lui avaient dit, lorsqu'elle leur avait fait part des récriminations de plus en plus fréquentes de Jules, que son bien-être personnel passait en premier, et que si nager tous les soirs lui faisait du bien, il ne fallait pas qu'elle s'en prive, surtout en ce moment.

Avec légèreté, elle se hissa sur le bord de la piscine et ôta ses lunettes de natation. Aussitôt, le monde redevint net, et la magie qui l'avait rendue invincible dans l'eau s'évapora, la laissant redevenir elle-même. Néanmoins, un sentiment de bien-être et d'exaltation surnagea à la surface de ses pensées, accompagné de la satisfaction de s'être dépassée, d'avoir épuisé ses muscles et repoussé ses limites. C'était cette impression qu'elle savourait encore plus que le bien-être de la nage : ce ressenti *a posteriori* d'avoir maîtrisé son corps, de l'avoir sculpté et modelé,

lissé par le sport. La plupart de ses collègues et amies qui lui demandaient comment elle faisait pour avoir cette silhouette mince et athlétique n'en revenaient pas quand elle leur répondait qu'elle se contentait de faire « un peu de natation ». Après tout, la notion de « un peu » était toute relative et si, autrefois, elle n'avait nagé que deux ou trois fois par semaine, ses séances à présent quotidiennes l'avaient gainée et affinée, enlevant le peu de graisse qu'elle aurait pu avoir pour ne plus laisser qu'un corps tout en muscles déliés et fluides. Elle en était d'ailleurs très fière, ayant été plutôt ronde à l'adolescence, et après.

Après s'être rapidement douchée, elle salua les quelques habitués de la piscine qui venaient aux mêmes horaires qu'elle – ceux qui, comme elle, profitaient de ce que les bassins étaient peu fréquentés en soirée – et s'enferma dans une cabine pour ôter son bikini noir, se sécher et se rhabiller. Cinq minutes plus tard, elle était dans la rue et consultait son téléphone.

Comme prévu, trois messages de Jules, le dernier disant « tant pis, je dîne sans toi », et une invitation de Samia à venir prendre l'apéro chez elle « entre filles » vendredi soir.

Elle réfléchit quelques secondes, envisageant d'inventer un prétexte quelconque pour décliner. Même si elle adorait ses amies, celles-ci la connaissaient trop bien et parfois leur sollicitude comme leurs questions pertinentes la laissaient désemparée et trop proche des larmes. Pourtant, elle devait également admettre qu'il n'y avait qu'avec elles qu'elle pouvait baisser sa garde et s'exprimer, et leur présence lui faisait du bien. C'étaient ses amies. Celles

qui avaient partagé avec elle les meilleurs comme les pires moments de leurs vies. Elle n'allait pas les laisser tomber et se retrancher encore plus dans son isolement.

Avec détermination, elle envoya un rapide « J'apporte des bulles ! » à Samia et reprit le chemin de la maison.

